

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychiatrie\\_punitive\\_en\\_URSS](https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychiatrie_punitive_en_URSS)

La **psychiatrie punitive en URSS** était un système utilisé pour emprisonner les dissidents dans les hôpitaux psychiatriques, appelés *psikhouchka* (*психушка* en russe), souvent sous le diagnostic de « schizophrénie torpide »[1] ou « schizophrénie latente »[2], « schizophrénie larvée »[3], « schizophrénie lente », « schizophrénie stagnante »[Note 1]. Certaines sources, datant de 2007-2009, signalaient que la pratique de l'abus de l'internement psychiatrique a toujours lieu dans la Russie contemporaine[4], [5],[6].

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Schizophr%C3%A9nie\\_torpide](https://fr.wikipedia.org/wiki/Schizophr%C3%A9nie_torpide)

La **schizophrénie torpide** ou **schizophrénie à évolution lente** (russe : вялотекущая шизофрения, *vyaloteushchaya shizofreniya*) est une catégorie de diagnostic utilisée en Union soviétique, durant les années 1960-1980, pour décrire une prétendue schizophrénie à évolution lente.

Elle n'a jamais été reconnue par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Il s'agit d'un exemple flagrant de l'utilisation abusive de la psychiatrie à des fins politiques, comme moyen de museler les critiques et les opposants.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Halop%C3%A9ridol>

L'halopéridol a été utilisé en psychiatrie punitive en URSS ainsi que sur Abu Zubaydah, l'un des détenus de Guantanamo[9]. Il est également utilisé hors indication médicale lors de l'expulsion des immigrants illégaux aux États-Unis[10].

Une molécule proche, créée par le même laboratoire, est la rispéridone qui agit comme antagoniste des récepteurs 5HT<sub>2A</sub> à la sérotonine en plus d'agir sur les récepteurs à dopamine. Plus efficace chez certains patients[11], et présentant moins de risques de toxicité extrapyramidale[12], cette molécule tend à remplacer l'halopéridol dans le traitement des troubles psychotiques.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychose\\_blanche](https://fr.wikipedia.org/wiki/Psychose_blanche)

La **psychose blanche** ou **psychose non-hallucinatoire** est un concept psychanalytique élaboré par André Green et Jean-Luc Donnet en 1973.

### Définition et historique du concept

Il s'agit d'une structure non manifeste qui peut passer pour une dépression, un cas-limite ou désigne une évolution psychotique sans signe clinique patent[1],[2].

Michel Demangeat définit la « psychose blanche » comme une psychose « sans manifestation clinique aisément repérable, où l'analyse permet d'accéder à la matrice psychotique ». En tant que « structure nucléaire », celle-ci est la source d'une élaboration psychotique possible, mais « sans qu'une actualisation symptomatique en découle nécessairement »[3].

La notion de « psychose blanche » est introduite en 1973 par [Jean-Luc Donnet](#) et [André Green](#) dans *L'Enfant de ça*, à partir d'« un entretien avec Z. au cours d'une consultation psychanalytique dans le cadre d'un service de psychiatrie générale »[\[4\]](#). Elle peut être rapprochée du concept d'[Evelyne Kestemberg](#) de "psychose froide"[\[5\]](#).  
[\[précision nécessaire\]](#)

### ***L'enfant de ça : la psychose blanche***

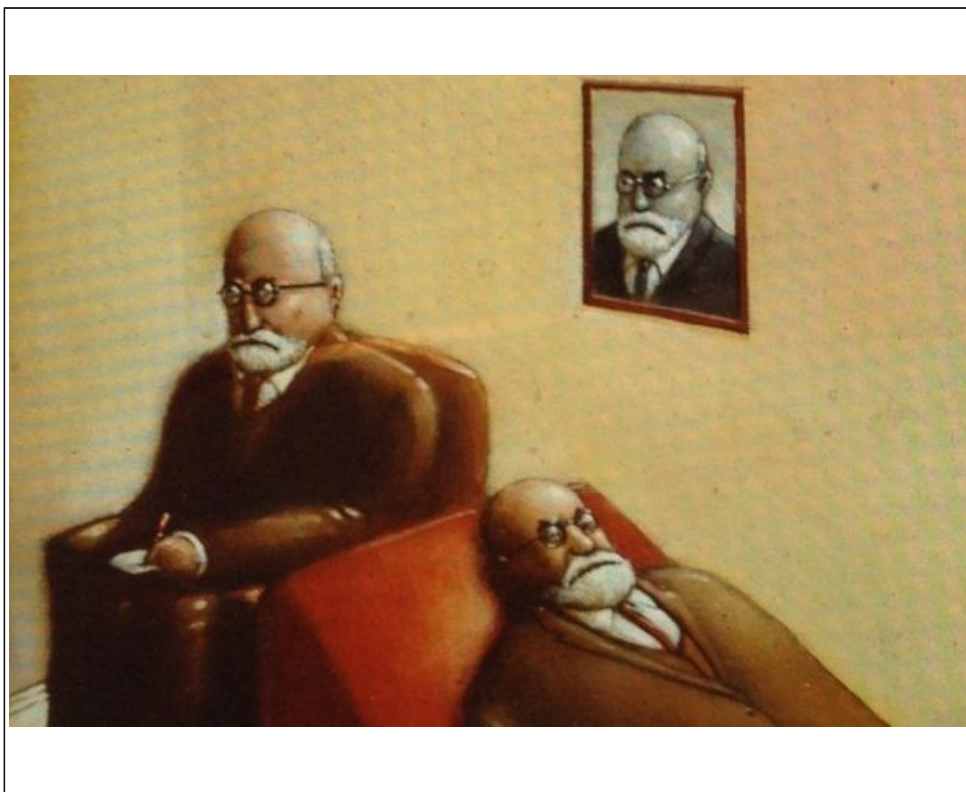
À la suite de la parution du livre d'André Green et de Jean-Luc Donnet en 1973, [Roland Jaccard](#) en présente une recension critique dans les pages du *Monde*. L'article est intitulé « "Ma mère a couché avec son gendre et c'est moi l'enfant de ça" »[\[6\]](#), citation extraite de la présentation du livre de Green et Donnet aux [éditions de Minuit](#), laquelle se poursuit ainsi : « ainsi Z présente-t-il à la fois son origine et celle de ses troubles au psychanalyste [...] »[\[7\]](#),[\[6\]](#). Dans leur livre, André Green et Jean-Luc Donnet rendent compte du malaise de l'écoute psychanalytique qui « interroge la théorie psychanalytique sur l'inceste, le réel, la folie » et débouche sur ce nouveau concept : la psychose blanche[\[7\]](#).

<https://www.unz.com/article/freud-sexual-abuse-and-cover-up/>

[Archives Laurent Guyénot](#)

Freud, les abus sexuels et B'nai B'rith

Laurent Guyénot 30 septembre 2019



Ces dernières années, de nombreux reportages (par exemple, [ici](#) ), documentaires (par exemple, « [M](#) » de Yoland Zauberman ) et articles (par exemple, [ici](#) et [ici](#) ) ont porté sur les abus sexuels commis sur des enfants dans les communautés juives orthodoxes. En [mars 2017](#) , par exemple, *Haaretz* rapportait que la police israélienne avait arrêté 22 Juifs ultra-orthodoxes pour crimes sexuels sur mineurs et femmes, et en juillet 2019, *le Times of Israel* rapportait que « le vice-ministre de la Santé, Yaakov Litzman, serait intervenu de manière inappropriée pour aider au moins dix délinquants sexuels de la communauté ultra-orthodoxe israélienne ». En 2015, l'avocat juif Michael Leshner a écrit « [Abus sexuels, Shonda et dissimulation dans les communautés juives orthodoxes](#) » pour documenter ces abus .

« L'histoire lamentable de la façon dont un trop grand nombre de ces cas ont été assidûment dissimulés au public et à la police : comment des rabbins influents et des dirigeants communautaires ont pris le parti des agresseurs présumés contre leurs victimes ; comment des victimes et des témoins d'abus sexuels ont été contraints, voire menacés, de ne pas se tourner vers les forces de l'ordre laïques pour obtenir de l'aide ; comment des « patrouilles » juives autonomes, remplaçant le rôle de la police officielle dans certains grands quartiers juifs fortement religieux, ont joué un rôle peu glorieux dans l'histoire des dissimulations ; ... comment certaines communautés juives ont même réussi à manipuler les forces de l'ordre pour protéger les agresseurs présumés. »

Cela me rappelle l'histoire de Freud, après avoir découvert la réalité répandue des abus sur mineurs parmi sa clientèle majoritairement juive, l'a dissimulée avec la théorie selon laquelle toutes les petites filles désirent le pénis de leur père et tous les petits garçons rêvent de baiser leur mère - et a nommé sa théorie d'après un mythe non juif.

## 2. L'assaut de Freud contre la vérité

L'histoire a été racontée par Jeffrey Masson dans *The Assault on Truth: Freud's Suppression of the Seduction Theory* (1984).<sup>[1]</sup> En 1895 et 1896, Freud, à l'écoute de ses patients névrosés et hystériques, acquit la conviction que la plupart d'entre eux avaient subi des abus sexuels traumatiques dans leur enfance. L'origine traumatique de l'« hystérie » (un diagnostic galvaudé à l'époque) avait déjà été évoquée par des neurologues, dont Jean-Martin Charcot, dont Freud avait assisté aux conférences à Paris, et Hermann Oppenheim, qui publia à Berlin en 1889 un traité sur les névroses traumatiques. Pourtant, les traumatismes psychologiques d'ordre sexuel étaient rarement évoqués ouvertement. En revanche, des publications médicales, connues de Freud, documentaient la fréquence des violences sur les enfants, y compris les agressions sexuelles, mais elles se concentraient sur les conséquences physiques. En avril 1896, convaincu d'avoir réalisé une avancée majeure en psychiatrie, Freud présenta ses conclusions à la Société de psychiatrie et de neurologie de Vienne, sa première grande conférence publique devant ses pairs. Sa conférence fut accueillie dans un silence total. Selon Masson, Freud fut vivement encouragé à ne jamais le publier, de peur que sa

réputation ne soit irrémédiablement entachée. Il se retrouva isolé, mais publia néanmoins son article, « L'étiologie de l'hystérie ».

Les conclusions de Freud sont tirées de 18 études de cas (6 hommes et 12 femmes), qui, selon lui, soutiennent toutes sa thèse générale :

J'avance donc la thèse selon laquelle, à la base de chaque cas d'hystérie, se cachent une ou plusieurs expériences sexuelles prématurées, des événements qui remontent aux premières années de l'enfance, mais qui peuvent être reproduits par la psychanalyse malgré les décennies qui ont suivi. Je crois qu'il s'agit d'une découverte importante, celle d'un *caput nili* en neuropathologie.

« Les expériences sexuelles de l'enfance consistant en une stimulation des organes génitaux, des actes de type coït, etc., doivent donc être reconnues, en dernière analyse, comme étant les traumatismes qui conduisent à une réaction hystérique aux événements de la puberté et au développement de symptômes hystériques. »

Freud suggère que cette conclusion s'applique non seulement à l'hystérie, mais à la plupart des névroses. Il suggère notamment que les enfants qui agressent sexuellement d'autres enfants le font parce qu'ils ont eux-mêmes été victimes d'abus sexuels : « Les enfants ne peuvent commettre d'agressions sexuelles que s'ils ont été séduits au préalable. »

Cependant, un an après cet article, Freud décida qu'il avait commis une erreur en croyant ses patients. Il conclut que ce qu'il avait pris pour des souvenirs refoulés d'abus sexuels étaient en réalité des « fantasmes ». Toute sa vie, il n'a cessé de raconter comment il avait surmonté son erreur et découvert que « ces fantasmes visaient à dissimuler l'activité auto-érotique des premières années de l'enfance, à l'embellir et à l'élever à un niveau supérieur. Et voilà que, derrière ces fantasmes, toute la vie sexuelle de l'enfant apparaissait » (*Histoire du mouvement psychanalytique*, 1919).

Du point de vue de la théorie antérieure de Freud – qu'il appelait par euphémisme « théorie de la séduction » –, sa nouvelle théorie des fantasmes sexuels infantiles spontanés peut être considérée comme une projection, à l'instar de la tendance des délinquants sexuels à blâmer leurs victimes : les patients eux-mêmes sont désormais accusés à la fois de passion sexuelle et de fantasmes meurtriers envers leurs parents. En refoulant ces pulsions auto-générées, explique l'orthodoxie freudienne, ils ont créé leurs propres névroses qui peuvent, chez les hystériques, prendre la forme de faux souvenirs d'abus.

Trente-cinq ans plus tard, le disciple le plus doué de Freud, ancien président de l'Association psychanalytique internationale, fit par hasard la même constatation que Freud avait partagée dans « L'étiologie de l'hystérie ». Sandor Ferenczi écrivit dans son journal en juillet 1932 que le complexe d'Œdipe pourrait bien être « le résultat d'actes réels de la

part des adultes, à savoir des passions violentes dirigées vers l'enfant, qui développe alors une fixation, non par désir [comme le soutenait Freud], mais par peur. "Ma mère et mon père me tueront si je ne les aime pas et ne m'identifie pas à leurs désirs." » Surmontant son appréhension de la réaction de Freud, Ferenczi osa présenter ses conclusions devant le 12<sup>e</sup> Congrès psychanalytique international lors d'une conférence intitulée « Confusion des langues entre les adultes et l'enfant ». Son article contient plusieurs idées importantes, confirmées par des recherches ultérieures, telles que l'identification psychologique des victimes à l'agresseur, ou « introjection » : « l'agresseur disparaît de la réalité extérieure et devient intrapsychique plutôt qu'extrapsychique », de sorte que même les sentiments de culpabilité de l'agresseur sont introjetés. Ferenczi a émis l'hypothèse que l'impuissance incite la victime à éprouver de l'empathie pour l'agresseur, un processus aujourd'hui connu sous le nom de [« syndrome de Stockholm »](#) .

« L'adversité extrême, en particulier la peur de la mort », peut également déclencher un développement prématuré, pour lequel Ferenczi utilise la métaphore d'un « fruit qui mûrit ou devient sucré prématurément lorsqu'il est blessé par le bec d'un oiseau, ou de la maturation prématurée d'un fruit véreux. Le choc peut provoquer une maturation soudaine d'une partie de la personne, non seulement émotionnellement, mais aussi intellectuellement. » Une telle maturation traumatique se produit au détriment de l'intégration psychologique, et Ferenczi introduit la notion de clivage de la personnalité : « Il ne peut y avoir de choc, ni de peur, sans traces de clivage de la personnalité. » Dans son journal intime, se remémorant le cas d'une patiente qui ne se souvient pas d'avoir été violée, mais qui en rêve sans cesse, Ferenczi écrit :

D'autres analyses m'ont appris qu'une partie de notre être peut « mourir » et que, si l'autre partie de notre être survit au traumatisme, elle se réveille avec un trou de mémoire. En réalité, il s'agit d'un trou de mémoire dans la personnalité, car non seulement le souvenir de la lutte à mort s'efface, mais tous les autres souvenirs associés disparaissent... peut-être à jamais.



Cette observation est cohérente avec les conclusions du médecin et psychologue français Pierre Janet (1859-1947), dont les travaux ont longtemps été éclipsés par la psychologie freudienne, mais qui suscitent un intérêt croissant depuis les années 1980. Janet a théorisé le premier modèle de « troubles dissociatifs de l'identité », désormais inclus dans le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. Dans *Les Névroses* (1909), Janet écrit : « De même que la synthèse et l'association sont les grandes caractéristiques de tout fonctionnement psychologique normal, la dissociation est la caractéristique essentielle de toutes les maladies de l'esprit. » La dissociation explique l'évolution des souvenirs traumatiques, composés d'expériences physiologiques, sensorielles, affectives et cognitives, que Janet appelle « idées fixes ». Ces aspects fragmentés de l'expérience ne permettent pas à un véritable souvenir d'intégrer la biographie du sujet et se développent plutôt en entités psychiques distinctes, qui interfèrent néanmoins avec la personnalité principale. Dans les cas les plus graves, elle peut évoluer vers la schizophrénie ou la multi-personnalité.

La conférence de Ferenczi, « Confusion des langues », a suscité la même désapprobation de la part des membres de l'Association psychanalytique que l'« Étiologie de l'hystérie » de Freud avait suscitée auprès des psychiatres viennois. Ferenczi a été ostracisé par Freud et ses disciples sectaires, et son article n'a jamais été traduit en anglais pour la *Revue internationale de psychanalyse*, contrairement à la coutume. Il est décédé quelques années plus tard, brisé.

### **3. La faute cachée du père**

Cette histoire soulève deux questions : premièrement, qu'est-ce qui a poussé Freud à changer d'avis et à rejeter l'œuvre de Ferenczi trente ans plus tard ? Deuxièmement, et



plus important encore, pourquoi la théorie de Freud a-t-elle connu un tel succès, malgré ses failles scientifiques avérées depuis longtemps et son inutilité thérapeutique infondée ?

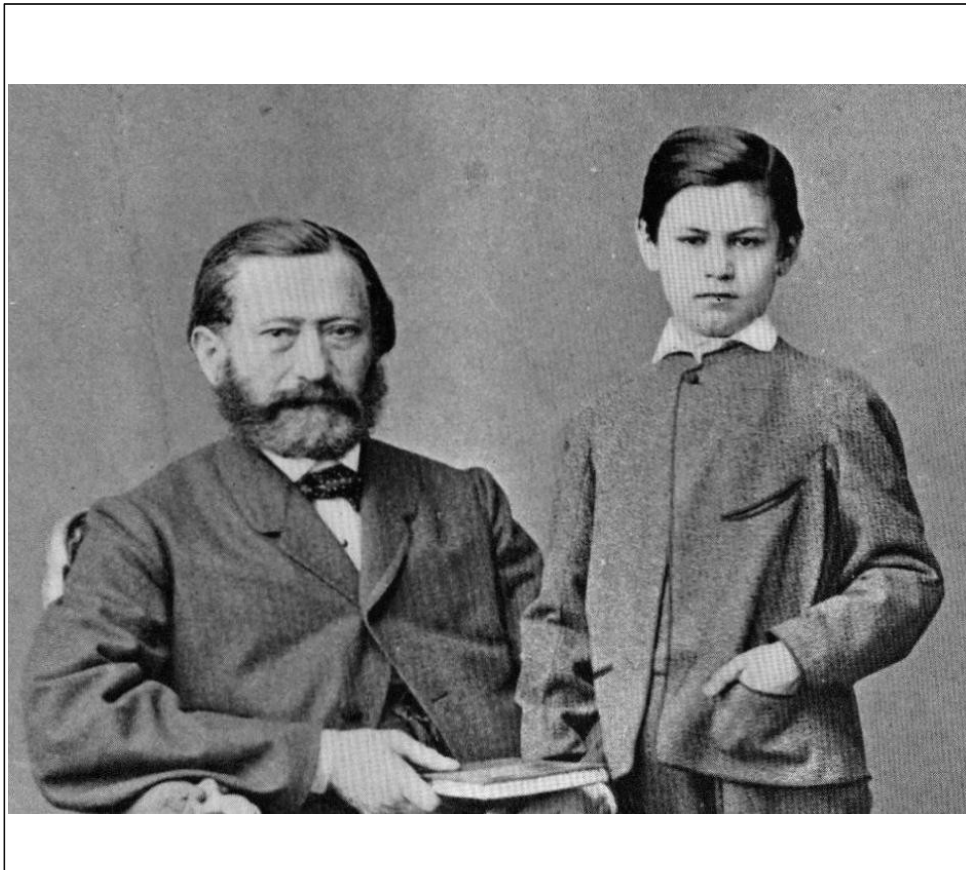
À la première question, Masson partage sa « conviction que ce que Freud avait découvert en 1896 – que, dans de nombreux cas, les enfants sont victimes de violences et d'abus sexuels au sein de leur propre famille – est devenu un tel fardeau qu'il a dû littéralement le bannir de sa conscience. » Cette théorie a été contestée, et Masson a été critiqué pour avoir exagéré la réaction négative à la théorie de la séduction de Freud (lire [ici](#) ). On peut seulement affirmer avec certitude que son article ne lui a pas valu la célébrité immédiate qu'il escomptait.

Masson prend en compte d'autres facteurs. Il pense que Freud a été influencé par l'oto-rhino-laryngologiste excentrique Wilhelm Fliess, inventeur malheureux des « névroses réflexes nasales », avec lequel Freud avait développé un lien affectif très particulier (d'ailleurs, Robert, le fils de Fliess, écrira plus tard sur les abus sexuels et évoquera les abus qu'il a lui-même subis de la part de son père). Masson est l'éditeur de la [version non expurgée](#) des lettres de Freud à Fliess (Freud a détruit les lettres de Fliess, mais n'a pas fait détruire les siennes), qui fournissent des informations uniques sur la manière dont Freud a élaboré ses théories (extraits les plus importants [ici](#) ). Pourtant, au terme de sa fascinante enquête, Masson admet que l'explication complète de la conversion soudaine de Freud lui échappe.

Deux ouvrages, publiés presque simultanément (1979), l'un en français et l'autre en allemand, tous deux traduits en anglais en 1982, apportent un éclairage supplémentaire : Marie Balmory, [Freud et la faute cachée du père](#) , et Marianne Krüll, [Freud et son père](#) . Tous deux s'inspirent largement des lettres de Freud à Fliess, qui documentent comment son auto-analyse introspective a conduit Freud à son revirement théorique. Balmory et Krüll soulignent que Freud a entrepris cette auto-analyse juste après la mort de son père Jacob. Le 2 novembre 1896, dix jours après la mort de son père, Freud écrit à Fliess au sujet d'un rêve qu'il a fait la nuit précédant les funérailles, dans lequel apparaît un écriteau indiquant : « Il vous est demandé de fermer les yeux », ce qu'il interprète comme une référence à « son devoir envers les morts ». Pourtant, le 11 février 1897, après avoir mentionné que les rapports sexuels oraux forcés sur les enfants peuvent entraîner des symptômes névrotiques, il ajoute : « Malheureusement, mon propre père était l'un de ces pervers et est responsable de l'hystérie de mon frère (dont tous les symptômes sont des identifications) et de celles de plusieurs jeunes sœurs. La fréquence de ce phénomène me laisse souvent perplexe. » L'été suivant, il traverse un épisode dépressif et écrit le 7 juillet : « Je ne sais toujours pas ce qui m'arrive. Quelque chose, venu du plus profond de ma névrose, s'oppose à toute avancée dans la compréhension des névroses, et vous y êtes pour quelque chose. » Peu après, le 21 septembre, il annonce à son ami : « Je veux te confier immédiatement le grand secret qui m'est lentement apparu ces derniers mois. Je ne crois plus à ma *neurotica* [sa théorie de la séduction]. » Il donne comme explication : « La surprise que, dans tous les cas, le père, y compris le mien, ait dû être accusé de perversité. » Dans la lettre suivante, du 3 octobre, il écrivait avec assurance que, dans le cas de sa propre névrose, « le vieil homme ne joue aucun rôle actif ». Enfin,

le 15 octobre, il faisait référence à l'histoire d'Œdipe :

« Une idée unique, d'une portée générale, m'est venue à l'esprit. J'ai moi-même constaté, dans mon propre cas, le phénomène d'être amoureux de ma mère et jaloux de mon père, et je considère désormais cela comme un phénomène universel de la petite enfance. »



Sigmund et son père Jacob en 1854

Balmory et Krüll construisent indépendamment des arguments solides selon lesquels Freud s'est éloigné d'une théorie qui ternissait l'image idéale du père qu'il pleurait. Après la mort de son père, Freud se sentit contraint par une obligation à laquelle il ne put résister et, par conséquent, « en fils dévoué qu'il était, il prit la culpabilité sur ses épaules grâce à sa théorie d'Œdipe » (Krüll, p. 179). Balmory et Krüll intègrent à l'équation une découverte biographique récente du comportement imparfait de Jacob Freud : une seconde épouse oubliée, nommée Rebecca, qui disparaît mystérieusement, peut-être par suicide, au moment du mariage de Jacob avec sa troisième épouse, la belle Amelia Nathansohn, deux fois plus jeune que lui et déjà enceinte de Sigmund (un fait que Jacob tenta de dissimuler en falsifiant la date de naissance de Sigmund). À la lumière des développements post-freudiens de la psychologie des profondeurs transgénérationnelle,<sup>[2]</sup> Il est possible que Freud ait eu, dès son plus jeune âge, l'intuition d'une « faute cachée du père » liée à sa propre identité, qui se serait combinée avec des souvenirs d'abus sexuels de son père sur lui-même, ses frères et sœurs. Lors de son auto-analyse à 40 ans, tout cela est venu frapper à la porte de sa conscience, mais il a finalement cédé à l'impératif subconscient de



« fermer les yeux ». Pour dissimuler la vérité menaçante des fautes de son père, Freud a inventé le complexe d'Œdipe, accusant les enfants eux-mêmes de « perversion polymorphe ».

Balmory souligne que, dans son identification personnelle au héros Œdipe (qui a résolu l'énigme du Sphinx), Freud a tronqué le mythe. Selon les tragédiens grecs, Laïos, le père d'Œdipe, fut maudit par les dieux pour avoir séduit un jeune adolescent et l'avoir poussé au suicide. Puis, effrayé par la prophétie de l'oracle selon laquelle il serait tué par son propre fils s'il en concevait un, Laïos fit abandonner son fils nouveau-né dans la forêt, « les chevilles percées au milieu par des pointes de fer » (Euripide, *Les Phéniciennes*). Ainsi, dans le mythe complet, la prédestination d'Œdipe à tuer son père et à épouser sa mère n'est pas déterminée par ses propres impulsions, mais par la faute de son père. Pour Balmory, l'ignorance de Freud de cette partie du mythe révèle et symbolise son propre angle mort, son incapacité à découvrir la culpabilité secrète du père – à la fois son propre père et, par conséquent, les pères de ses patients névrosés et hystériques.

#### **4. Les « pouvoirs obscurs et émotionnels » de la judéité**

Ni Masson ni Balmory n'abordent l'aspect juif de la question. Marianne Krüll laisse entendre que l'ordre donné au père de « fermer les yeux » relevait de la « piété filiale sur laquelle, en définitive, repose toute la tradition juive » (Krüll, p. 178), mais, bien que juive elle-même, elle n'insiste pas sur cet aspect.

Pour une réflexion intéressante sur le contexte juif caché du complexe d'Œdipe, nous pouvons nous tourner vers le livre très stimulant de John Murray Cuddihy, *The Ordeal of Civility*. [3] L'auteur souligne que Freud avait été fasciné par la pièce de Sophocle, *Œdipe Roi*, dès son adolescence. Lorsqu'il la revit en 1885, elle le frappa à nouveau profondément et mystérieusement. Douze ans plus tard, il écrivit à Fliess (15 octobre 1897) qu'il avait trouvé, avec sa nouvelle théorie des désirs universels refoulés d'inceste et de parricide, l'explication du « pouvoir captivant d' *Œdipe Roi* ». En d'autres termes, commente Cuddihy, Freud « propose une théorie *pour expliquer* l'emprise de la pièce sur lui et pour rendre "intelligible" la raison pour laquelle il s'identifie si profondément à son héros, Œdipe. C'est au cours de cet effort que naît le cœur de la théorie de la psychanalyse. »

Mais Cuddihy suggère que Freud n'a pas su discerner la véritable origine de sa fascination pour *Œdipe Roi*. Ce qui l'avait profondément marqué dès sa première lecture n'était pas tant l'intrigue générale de la pièce (le héros tuant son père et épousant sa mère), que les circonstances dans lesquelles Œdipe tua son père : descendant une rue étroite, Œdipe fut brutalement sommé de s'écarter par le héraut du roi, puis frappé à la tête par le roi lui-même. Furieux, Œdipe tua le roi, son héraut et le reste de sa suite, sauf un. Cette histoire – non jouée mais racontée dans la pièce – présente une étrange ressemblance avec une autre histoire qui avait marqué Freud quelques années auparavant, comme il l'expliqua dans *L'Interprétation des rêves*. C'est une histoire que son père, un juif du shtetl de Moravie – où Sigmund était né –, lui avait racontée alors qu'il avait dix ou douze ans.

« Pour montrer à quel point la situation était meilleure aujourd'hui qu'à son époque. « Quand j'étais jeune homme », dit-il, « un samedi, je me promenais dans les rues de ta ville natale ; j'étais bien habillé et j'avais une casquette neuve sur la tête. Un chrétien s'est approché de moi et, d'un seul coup, a fait tomber ma casquette dans la boue en criant : "Juif ! Descends du trottoir !" — « Et toi, qu'as-tu fait ? » demandai-je. « Je suis allé sur la chaussée et j'ai ramassé ma casquette », répondit-il calmement. Cela me parut peu héroïque de la part de l'homme grand et fort qui tenait le petit garçon par la main. J'avais comparé cette situation à une autre qui me correspondait mieux : la scène où le père d'Hannibal, Hamilcar Barca, fit jurer à son fils devant l'autel de se venger des Romains. Depuis ce temps, Hannibal occupait une place dans mes fantasmes. »

Freud, soutient Cuddihy, avait éprouvé de la honte envers son père, et « avoir honte d'un père *est une sorte de* « parricide moral » ».

Freud a vraisemblablement éprouvé non seulement cette rage et cette honte, mais aussi un sentiment de culpabilité à leur égard. Il a rapidement « censuré » ces sentiments inacceptables, inacceptables pour un fils obéissant et ostensiblement fier de son père ; il les a « réprimés ». Des années plus tard, il découvre la tragédie de Sophocle et en est envoûté.

Plus tard encore, après la mort de son père, il rationalisa ce sortilège par une théorie universelle qui le dispensa de toute investigation plus poussée sur sa propre histoire familiale. « Mais l' *idée fixe* qu'Œdipe allait devenir pour Freud », soutient Cuddihy, « repose sur un petit détail (petit, mais structurellement indispensable à l'action du récit) que Freud ne mentionne jamais dans les innombrables reprises où il raconte la "légende" : ... une insulte sociale, une impolitesse sur la route, émanant d'une personne en position de supériorité sociale (le roi Laïos envers le voyageur inconnu, Œdipe, tout comme le chrétien de Freiberg qui força Jacob Freud à se jeter dans le caniveau). » Selon Cuddihy, le « complexe d'Œdipe » prétendument universel que Freud pensait avoir découvert était en réalité le voile d'un complexe typiquement juif de son époque.

Même si nous jugeons cette thèse exagérée (on peut se demander comment les fantasmes de vengeance et de meurtre du père ont pu fusionner), nous pouvons apprécier la façon dont Cuddihy attire l'attention sur le fait que le père de Freud - le père qu'il se sentait obligé d'exonérer, mais envers lequel il éprouvait néanmoins un désir de meurtre - était un père juif récemment immigré du Yiddishland au cœur de la civilisation européenne.

Ernest Jones, disciple et premier biographe de Freud, remarque que Freud « se sentait juif jusqu'au plus profond de lui-même, et cela signifiait évidemment beaucoup pour lui ».

[4] Les ouvrages traitant spécifiquement de la judéité de Freud (comme Moshe Gresser, *Dual Allegiance: Freud as a Modern Jew*, Sunny Press, 1994) peuvent s'appuyer sur plusieurs déclarations de Freud lui-même, soit dans sa correspondance privée, soit dans son environnement juif. Dans la préface de la traduction hébraïque de *Totem et Tabou*, par exemple, se demandant rhétoriquement ce qui est juif dans son œuvre, Freud répond :

« une très grande partie, et probablement son essence même. »<sup>[5]</sup> Dans un discours préparé pour être prononcé à la Loge B'nai B'rith à Vienne en 1926, Freud expliquait sa motivation pour adhérer trente ans plus tôt (1897) :

Chaque fois que j'ai éprouvé des sentiments d'exaltation nationale, j'ai tenté de les réprimer, les jugeant désastreux et injustes, effrayé par l'exemple révélateur des nations parmi lesquelles nous, les Juifs, vivons. Mais il restait suffisamment de forces émotionnelles obscures pour rendre irrésistible l'attrait du judaïsme et des Juifs : d'autant plus fortes qu'elles étaient difficiles à exprimer par des mots, ainsi que la conscience claire d'une identité intérieure, la familiarité d'une même structure psychologique... Ainsi, je suis devenu l'un des vôtres.<sup>[6]</sup>

Cette déclaration illustre parfaitement ce que Cuddihy appelle « l'épreuve de la civilité », le combat de tout Juif qui souhaite s'assimiler mais se sent incapable de surmonter les « forces émotionnelles obscures » de sa judéité ancestrale, avec son impératif implicite *de ne pas* s'assimiler. La judéité est étroitement liée à ce qu'Ivan Boszormenyi-Nagy appelle ces « loyautés invisibles » qui peuvent lier une personne à ses ancêtres, par un système irrésistible de valeurs, d'obligations et de dettes.<sup>[7]</sup> La question est de savoir dans quelle mesure la théorie psychanalytique de Freud est le résultat de l'abandon de Freud à ces « pouvoirs émotionnels obscurs ».

Il faut prendre Freud au sérieux lorsqu'il nous dit, dans *L'Interprétation des rêves*, que sa propre judéité prenait la forme d'une identification à Hannibal et du fantasme de « venger les Romains ». Il poursuit :

« J'avais moi-même suivi les traces d'Hannibal... Hannibal, avec qui j'avais atteint ce point de ressemblance, avait été mon héros préféré durant mes années de lycée ;... De plus, lorsque j'ai finalement pris conscience des conséquences de l'appartenance à une race étrangère et que le sentiment antisémite de mes camarades m'a contraint à prendre position, la figure du commandant sémite a pris une ampleur encore plus grande dans mon imagination. Hannibal et Rome symbolisaient, à mes yeux d'enfant, la lutte entre la ténacité des Juifs et l'organisation de l'Église catholique. L'importance que le mouvement antisémite a depuis prise sur notre vie émotionnelle a contribué à fixer les pensées et les impressions de ces premiers jours. Ainsi, le désir d'aller à Rome est devenu, dans mes rêves, le masque et le symbole de nombreux vœux les plus chers, dont la réalisation a nécessité la ténacité et la détermination du général punique, même si leur réalisation semblait parfois aussi lointaine que le souhait de toute une vie d'Hannibal d'entrer à Rome. »

L'importance de cette confession publique, publiée en 1899 et accessible au monde entier, ne saurait être surestimée. Freud y désigne comme moteur de sa vie le fantasme d'entrer à Rome (le monde chrétien) et de la détruire pour venger les Phéniciens (les Juifs).

Si Freud fut profondément influencé par ses origines juives, les autres membres fondateurs du mouvement psychanalytique le furent tout autant. Dennis Klein écrit dans « *Origines juives du mouvement psychanalytique* » :

De ses débuts en 1902 à 1906, les 17 membres étaient juifs. L'importance de ce nombre réside encore une fois dans la façon dont ils se percevaient, car les analystes étaient conscients de leur judéité et entretenaient souvent un sentiment d'appartenance et de solidarité juives. ... ce sentiment de fierté juive positive a constitué la matrice du mouvement au sein du cercle psychanalytique : stimulant une indépendance renouvelée, il a resserré les liens entre les membres et renforcé leur image d'élite rédemptrice.[8]

L'exception est Carl Jung, que Freud a nommé président de l'Association psychanalytique internationale en 1910 précisément pour détourner le reproche selon lequel la psychanalyse était une « science juive ».[9] Il est intéressant de noter que Jung est le seul membre à n'avoir jamais adhéré à la théorie freudienne de la sexualité infantile. En réponse à une lettre de Karl Abraham, qui se plaignait que « Jung semble revenir à ses anciennes inclinations spiritualistes », Freud expliquait : « Il vous est en réalité plus facile qu'à Jung de suivre mes idées, car... vous êtes plus proche de ma constitution intellectuelle en raison de la parenté raciale ( *Rassenverwandtschaft*). » Freud demanda à Abraham de ne pas contrarier Jung, car « ce n'est que par son apparition que la psychanalyse a échappé au danger de devenir une affaire nationale juive ».[10]

Contrairement à Jung, Abraham était le plus fervent partisan de la théorie freudienne de la sexualité infantile. Dans *Histoire du mouvement psychanalytique* (1919), Freud écrivait : « Le dernier mot sur la question de l'étiologie traumatique fut plus tard dit par Abraham, lorsqu'il souligna que la nature particulière de la constitution sexuelle de l'enfant lui permettait de provoquer des expériences sexuelles d'un type particulier, c'est-à-dire des traumatismes » (des traumatismes auto-infligés, pour ainsi dire). Freud faisait référence à un article d'Abraham de 1907, « L'expérience du traumatisme sexuel comme forme d'activité sexuelle ». Il est peut-être significatif qu'Abraham, fils d'un rabbin orthodoxe, fût aussi le plus ethnocentrique des disciples de Freud. Il écrivit en 1913 un essai « Sur l'exogamie névrotique », diagnostiquant chez les hommes juifs qui déclaraient ne jamais pouvoir épouser une juive une névrose résultant d'un « amour incestueux déçu ».[11]

## **5. Dénî, projection, inversion**

Je suggère que l'abandon par Freud de la théorie de la séduction et son camouflage par le complexe d'Œdipe étaient motivés, du moins à moitié inconsciemment, par sa loyauté, non seulement envers son père, mais aussi envers sa communauté juive. Dans les années 1890, sa clientèle était exclusivement issue de la classe moyenne juive. Imaginez si la théorie de la séduction de Freud lui avait valu la reconnaissance qu'il désirait tant : bien qu'il ait dissimulé l'identité de ses patients dans ses études de cas, son travail n'aurait pas tardé à être attaqué, non seulement comme « science juive », mais comme preuve de la dépravation des mœurs juives.

Cependant, je ne pense pas que Freud ait consciemment raisonné de cette manière. En

fermant les yeux sur la sexualité incestueuse des familles de ses patients, son aveuglement n'était pas feint, mais psychologiquement contraint ; c'est cet aveuglement qui caractérise la judéité. Au cœur de la judéité se trouve la conviction, profondément intériorisée dès le plus jeune âge, de la supériorité des Juifs sur les non-Juifs – l'« élection ». Tout ce qui contredit cette supériorité crée une dissonance cognitive surmontée par le déni.

Déni signifie projection : pour protéger le secret honteux des abus sexuels commis sur des enfants dans les familles juives – y compris la sienne –, Freud a projeté sur l'humanité toute entière une perversion infantile imaginaire et refoulée. Projection, à son tour, signifie inversion : Otto Rank, proche disciple de Freud, affirmait que les Juifs avaient une sexualité plus primitive, et donc plus saine, que les Gentils (Rank, « L'Essence du judaïsme », 1905). Freudiens et freudo-marxistes ont systématiquement dénoncé la civilisation chrétienne comme souffrant de répression sexuelle. Selon Wilhelm Reich, l'antisémitisme est lui-même un symptôme de frustration sexuelle et pourrait être guéri par la libération sexuelle ( *La psychologie de masse du fascisme* , 1934) – une amélioration par rapport à la théorie de Leo Pinsker selon laquelle la judéophobie était une « maladie » « héréditaire » et « incurable » transmise depuis deux mille ans.<sup>[12]</sup> Pour comprendre le contexte psychologique de cette mission messianique reichienne visant à guérir l'Occident chrétien, et pour mieux saisir la nature projective de la théorie psychanalytique du refoulement, il est utile de connaître l'histoire personnelle de Wilhelm Reich, qui se lit comme une caricature de celle de Freud : à dix ans, lorsqu'il réalise que sa mère entretient une liaison avec son tuteur, le jeune Wilhelm envisage de la faire chanter pour qu'elle ait des relations sexuelles avec lui. Finalement, il confie à son père l'adultère de sa mère. En 1910, après avoir été battue par son père, sa mère se suicide, ce dont Reich se sent coupable.<sup>[13]</sup>

L'un des aspects les plus déroutants de la relation des Juifs avec leurs nations d'accueil est son ambivalence, calquée sur l'« histoire » biblique : dans la pensée juive, sauver les nations et les détruire ne sont pas les deux faces d'une même médaille, mais une seule et même chose, car ce dont les nations sont censées être guéries, c'est de leur identité même (de leurs dieux, selon la terminologie biblique). Selon Andrew Heinze, auteur de *Jews and the American Soul* , les Juifs ont façonné les « idées américaines sur l'esprit et l'âme » avec le souci de « purger les maux qu'ils associaient à la civilisation chrétienne ». <sup>[14]</sup> Tout a vraiment commencé avec Freud. En septembre 1909, invité à donner une série de conférences en Nouvelle-Angleterre, Freud demanda en plaisantant à ses compagnons, Sandor Ferenczi et Carl Jung : « Ne savent-ils pas que nous leur apportons la peste ? » <sup>[15]</sup> Déclaration extraordinaire pour un médecin prétendant avoir trouvé un « remède » à la névrose. Et prophétique : le freudisme est devenu une justification d'une « libération » sexuelle qui, rétrospectivement, peut être considérée comme un abus sexuel massif sur la jeunesse.



Le petit-fils de Sigmund , [Sir Clement Freud](#) , député britannique, pédophile, violeur et [meurtrier présumé d'une fillette de trois ans](#)

#### [6. B'nai B'rith et la route vers la gloire](#)

Par une étonnante coïncidence, Freud fut initié au B'nai B'rith, récemment fondé, en septembre 1897, précisément au moment de sa conversion au dogme de la sexualité infantile. Dennis Klein écrit au chapitre 3 de son livre (« La préfiguration du mouvement psychanalytique : Freud et le B'nai B'rith ») qu'après l'amère déception de se voir refuser une chaire, « Freud combla, grâce au B'nai B'rith, le vide professionnel et social de sa vie. » Il fut un membre très actif, assistant à presque toutes les réunions durant la première décennie, ses années les plus productives. Il recruta au moins trois membres et, en 1901, fut l'un des fondateurs d'une deuxième loge à Vienne, la Loge de l'Harmonie. La



même année, il donna une conférence sur « Les buts et les finalités des sociétés B'nai B'rith ». Freud présentait souvent ses travaux au B'nai B'rith avant leur publication. À cet égard, écrit Klein, la loge viennoise B'nai B'rith « fut un précurseur du mouvement psychanalytique ». « Après sa mort en 1939, le B'nai B'rith de Vienne poursuivit sans relâche le soutien accordé de son vivant au célèbre « frère ». »[\[16\]](#)

Dans quelle mesure les réunions maçonniques du B'nai B'rith ont-elles influencé le passage de Freud de la théorie de la séduction à la théorie d'Œdipe ? Personne ne peut le dire. Cependant, nous pouvons affirmer avec assez de certitude que l'appartenance de Freud au B'nai B'rith a contribué à faire de lui l'une des grandes figures intellectuelles et gourous de la modernité.

En tant que scientifique, Freud fut un raté, trompé par son propre inconscient et par sa confiance irréaliste en sa capacité à résoudre l'énigme humaine par la seule auto-analyse. C'était aussi un imposteur qui, dans ses études de cas publiées, inventa des remèdes alors qu'il n'en existait pas (comme l'ont montré les enquêtes sur les biographies réelles de ses patients).[\[17\]](#) Certes, il était parfois perspicace. Mais l'image hagiographique de Freud comme « découvreur de l'inconscient » est totalement injustifiée, comme l'a montré Henri Ellenberger dans son étude classique, *La Découverte de l'inconscient* :

Tout au long du XIXe siècle, un système complet de psychiatrie dynamique a existé. ... Les caractéristiques fondamentales de la première psychiatrie dynamique étaient l'utilisation de l'hypnose comme approche de l'inconscient, l'intérêt pour certaines pathologies spécifiques appelées « maladies magnétiques », le concept d'un modèle psychique dualiste avec un ego conscient et un ego inconscient, la croyance en la psychogenèse de nombreux troubles émotionnels et physiques, et le recours à des procédures psychothérapeutiques spécifiques ; le canal thérapeutique était considéré comme le « rapport » entre l'hypnotiseur et son patient. ... L'impact culturel de la première psychiatrie dynamique a été bien plus important qu'on ne le croit généralement.[\[18\]](#)

On pourrait facilement soutenir qu'en matière de psychologie, tout ce que Freud a dit de sensé avait été dit avant lui, et que presque tout ce qu'il a dit qui n'avait pas été dit avant s'est avéré faux.

Alors pourquoi Freud est-il devenu si célèbre ? La réponse longue est que Freud a bénéficié du même type de réseau de communication qui a produit de nombreux autres « génies » intellectuels juifs, et qui a amené le romancier français André Gide à commenter en 1914 (dans son journal) « cette tendance à constamment mettre en avant le Juif, [...] cette prédisposition à lui reconnaître du talent, voire du génie ». [\[19\]](#) La réponse la plus concise à la question ci-dessus est : B'nai B'rith. Je ne prétends pas que le B'nai B'rith a soutenu la théorie d'Œdipe de Freud parce qu'il voyait son potentiel de corruption morale pour l'Occident. Je ne suggère pas non plus que le B'nai B'rith et Freud ont conspiré pour ruiner la civilisation occidentale avec l'idée pestilentielle de la sexualité infantile. Mais je suggère que, si Freud avait maintenu sa conviction antérieure quant à la réalité des abus subis par ses patients juifs, il n'aurait pas reçu autant de soutien.

Pour clarifier ce point, il convient de rappeler une démonstration de force mémorable du

B'nai B'rith, qui présente un lien évident avec la biographie intellectuelle de Freud. En 1913, le B'nai B'rith créa la Ligue anti-diffamation pour sauver la vie et la réputation de Leo Frank, le jeune et riche président de la section d'Atlanta du B'nai B'rith, reconnu coupable du viol et du meurtre de Mary Phagan, une jeune fille de treize ans travaillant dans son usine de crayons. Les preuves de la culpabilité de Frank étaient accablantes, mais d'énormes ressources financières furent mobilisées pour sa défense juridique – y compris de faux témoignages – et une intense publicité fut orchestrée dans les médias, le *New York Times* consacrant une large couverture à l'affaire. Je cite [l'article de Ron Unz](#) :

Pendant près de deux ans, les fonds quasi illimités déployés par les partisans de Frank ont couvert les frais de treize recours distincts aux niveaux étatique et fédéral, y compris devant la Cour suprême des États-Unis, tandis que les médias nationaux étaient instrumentalisés pour vilipender sans cesse le système judiciaire géorgien dans les termes les plus virulents. Naturellement, cela a rapidement suscité une réaction locale, et pendant cette période, des Géorgiens indignés ont commencé à dénoncer les riches Juifs qui dépensaient des sommes colossales pour saboter le système judiciaire local. ... Tous les recours ont finalement été rejetés et la date d'exécution de Frank pour le viol et le meurtre de la jeune fille approchait enfin. Mais quelques jours avant son départ prévu, le gouverneur sortant de Géorgie a commué la peine de Frank, provoquant une vague de protestations populaires, d'autant plus qu'il était l'associé de l'avocat principal de Frank, ce qui constituait un conflit d'intérêts évident. ... Quelques semaines plus tard, un groupe de citoyens géorgiens a pris d'assaut la prison agricole de Frank, l'enlevant et le pendant, Frank devenant ainsi le premier et le seul Juif lynché de l'histoire américaine.

Grâce à la mobilisation de l'élite juive au pouvoir – [« comme un seul homme »](#) –, Leo Frank, pédophile et meurtrier d'enfants condamné, est devenu un martyr de l'antisémitisme. On ignore ce que Freud pensait de cette affaire, mais il existe une résonance évidente entre son « assaut contre la vérité » et celui du B'nai B'rith. Si la jeune Mary Phagan avait consulté un psychanalyste freudien avant sa mort atroce et s'était plainte des avances sexuelles de son patron, on lui aurait probablement parlé de sa propre « envie de pénis » ; si elle avait protesté, on lui aurait dit que sa protestation prouvait son refoulement sexuel – exactement comme ce fut le cas pour Dora, la patiente de Freud, Ida Bauer de son vrai nom, une jeune fille de dix-huit ans souffrant de symptômes hystériques.[\[20\]](#)

## [7. Le complexe d'Isaac](#)

Le désir refoulé du fils d'assassiner son père est peut-être l'intuition la plus féconde de Freud. Le problème réside dans sa généralisation abusive. Seul le fils névrosé d'un père destructeur et manipulateur éprouve le désir refoulé de « tuer son père ». Freud a découvert cette pulsion en lui-même et, confondant son auto-analyse avec une quête scientifique des lois universelles, il l'a projetée sur l'humanité entière. Mais le fait que les disciples juifs de Freud aient tous découvert la même pulsion et que le freudisme ait été si largement accepté par les Juifs suggère que la généralisation de Freud n'était pas dénuée de fondement. Elle ne souffrait que de la tendance des intellectuels juifs à projeter les problèmes juifs sur l'humanité entière. Le désir refoulé de l'enfant de tuer son père n'est pas universellement humain, mais peut être typiquement juif. Car le père juif est le gardien de la judéité et le représentant du dieu juif. Et chaque Juif aspire au plus profond de son âme à se libérer de Yahweh, le Père abusif et castrateur par excellence. Comme le

dit Smilesburger, le personnage de Philip Roth, dans *Opération Shylock* : « Faire appel à un père fou et *violent*, et pendant trois mille ans, c'est ça être un juif fou ! »<sup>[21]</sup> Ainsi, le désir secret d'assassiner le père juif est aussi un désir secret de mort du dieu juif. Il est donc identique à la prétendue « haine de soi juive » que Theodor Lessing percevait comme affectant tous les Juifs sans exception : « Il n'est pas un seul homme de sang juif chez qui ne se manifeste au moins un début de haine de soi juive. »<sup>[22]</sup>

En choisissant un mythe grec comme métaphore de sa théorie, Freud projetait sur les Gentils un problème juif. S'il avait reconnu la connotation juive du complexe, il l'aurait peut-être appelé « complexe d'Isaac », puisqu'Isaac est le fils qu'Abraham était prêt à tuer.

L'expression « complexe d'Isaac » a en fait été utilisée par *le psychanalyste hétérodoxe français Jean-Pierre Fresco*, qui la définit comme « les conséquences globales dans la psyché du fils d'un père perçu comme psychologiquement menaçant, destructeur ou meurtrier ». <sup>[23]</sup> Fresco qualifie un tel père d'« abrahamique ». Il puise son intuition dans la lecture de la *Lettre au père, autobiographique et publiée à titre posthume, de Franz Kafka*, dans laquelle Kafka décrit l'effet dévastateur sur sa personnalité d'un père dont les moyens d'éducation étaient « les abus, les menaces, l'ironie, le rire méchant et, curieusement, l'apitoiement sur soi ». Kafka écrivit également à son père : « Mes écrits ne parlaient que de toi ; je n'ai fait là, après tout, que déplorer ce que je ne pouvais pas déplorer sur ton sein. »

*Les grands romans de Kafka évoquent de manière autobiographique sa relation avec son père et ses conséquences psychiques délétères. La Métamorphose* raconte la transformation de Gregor Samsa en un insecte répugnant poursuivi et tué par son père, dont la violence incestueuse est suggérée par la scène où le père attaque son fils par derrière avec une canne, tapant du pied et « poussant des sifflements, comme un homme sauvage ». Après la mort de Gregor apparaît sa sœur Grete, son double dans l'autre sexe, le fils homosexuel. Dans *Le Verdict*, Georg (anagramme de Gregor) vient de se fiancer avec Frieda Brandenfeld (mêmes initiales que Felice Bauer, la femme que Kafka venait de fréquenter), et l'annonce à son père. Le père oppose à ce projet de mariage un terrible interdit, assorti d'une violence narcissique extrême. L'interdiction paternelle de l'émancipation par le mariage est liée à une domination incestueuse qui devient évidente lorsque Georg propose docilement au père d'échanger ses lits. Fresco retrouve également la trace psychique du père dans le roman de Kafka, *Le Procès*, dont le narrateur Joseph K. fut arrêté sans savoir qui l'avait calomnié ni qui le jugerait. Selon Fresco, ce calomniateur-accusateur-juge incompréhensible et omnipotent est « le palimpseste d'un père abrahamique archaïque, inconsciemment introjecté en surmoi archaïque et sadique, et transformé en persécuteur intérieur ».

Je trouve très significatif que Kafka – de son propre aveu – se soit inspiré de son expérience de fils d'un père psychopathe, alors que ses critiques littéraires juifs le considéraient comme un Juif par excellence. « De l'avis général », a déclaré Harold Bloom, « Kafka est non seulement le plus grand écrivain juif moderne, mais aussi l'écrivain juif. »<sup>[24]</sup> (D'où [la bataille juridique menée par Israël pendant dix ans](#) pour obtenir ses

manuscrits autographes comme trésor national.) Qui a raison, face à Kafka et à ses critiques ? Son génie vient-il de son origine juive ou de son père psychopathe ? Évidemment, il est impossible de distinguer les deux facteurs, car le père psychopathe se trouve être juif ; il est, selon les termes de Fresco, le « père abrahamique » typique. Mais tous les pères juifs ne sont-ils pas abrahamiques dans la mesure de leur judéité ? Le dieu juif n'est-il pas un père psychopathe, et le père psychopathe un dieu juif ?

Kafka percevait son père sadique comme une divinité cruelle, dont les lois étaient totalement arbitraires et pourtant incontestables, à l'image du dieu juif : « Pour moi, enfant, tout ce que tu m'invoquais était un commandement céleste », écrivait-il dans sa *Lettre au Père*. « De ton fauteuil, tu régnaï sur le monde. Ton opinion était juste, toute autre était folle, déchaînée, messugge, anormal. Ta confiance en toi était telle que tu n'avais nul besoin d'être cohérent et pourtant tu n'as jamais cessé d'avoir raison. »

« Le monde était donc pour moi divisé en trois parties : l'une où moi, l'esclave, je vivais sous des lois inventées pour moi seul et auxquelles, je ne savais pourquoi, je ne pouvais jamais me conformer complètement ; puis un second monde, infiniment éloigné du mien, où vous viviez, occupés par le gouvernement, la diffusion des ordres et le désagrément de leur non-obéissance ; et enfin un troisième monde où tous les autres vivaient heureux, libres de tout ordre et de toute obligation d'obéir. J'étais constamment en disgrâce ; soit j'obéissais à vos ordres, et c'était une honte, car ils ne s'appliquaient, après tout, qu'à moi ; soit j'étais provocateur, et c'était une honte aussi, car comment pouvais-je oser vous défier ; soit je ne pouvais pas obéir parce que je n'avais pas, par exemple, votre force, votre appétit, votre habileté, bien que vous les attendiez naturellement de moi ; c'était la plus grande des hontes. »

## 8. Le traumatisme de la circoncision de huit jours

Par-dessus tout, le père abrahamique est l'exécuteur du commandement donné à Abraham : « Dès qu'il aura huit jours, tous les mâles de votre génération seront circoncis » (Genèse 17:12). Si Freud avait conservé sa vision originelle des dommages psychologiques causés par les abus sexuels sur les enfants, il aurait peut-être fini par réfléchir à l'impact de la circoncision néonatale. Mais il est resté plutôt discret sur le sujet, bien qu'il n'ait pas fait circoncire ses propres fils. Il l'aborde dans ses derniers ouvrages, mais uniquement dans le cadre de spéculations anthropologiques. Dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, il émet l'hypothèse que « aux origines de la famille humaine, la castration était pratiquée par un père jaloux et cruel sur les garçons en pleine croissance », et que « la circoncision, si fréquente dans les rites de la puberté chez les peuples primitifs, en est un vestige clairement identifiable ».[25] Freud est allé plus loin dans *Moïse et le monothéisme* :

« La circoncision est un substitut symbolique de la castration, une punition que le père primitif a infligée à ses fils il y a longtemps en raison de l'horreur de son pouvoir, et quiconque acceptait ce symbole montrait ainsi qu'il était prêt à se soumettre à la volonté de son père, même si c'était au prix d'un sacrifice douloureux. »[26]

Il est intéressant de noter que Freud a eu cette idée à l'origine de Sandor Ferenczi, qui avait écrit dans un article qui l'avait beaucoup impressionné, que la circoncision est « un moyen d'inspirer la terreur, un symbole de castration par le père ».[27]

Notons cependant que, dans les citations ci-dessus, Freud ne fait pas référence à la circoncision juive des enfants de huit jours, mais seulement à celle des adolescents. Compte tenu du sous-entendu juif dans la biographie intellectuelle de Freud, il est raisonnable de supposer que son incapacité à aborder la question de la circoncision néonatale juive est liée à son refus d'affronter la réalité dévastatrice des abus sur enfants. Le premier abus subi par tout homme juif de la part de ses parents et de sa famille n'est-il pas la circoncision du huitième jour ? Elle marque physiquement chaque Juif, et tous les Juifs collectivement, la domination traumatisante de Yahvé et de son Alliance.

L'impact psychologique de la circoncision néonatale, pratiquée sans anesthésie et provoquant des douleurs insupportables, a été étudié par le professeur Ronald Goldman, auteur de « *Circumcision, the Hidden Trauma* ». Ses recherches montrent une perturbation du lien mère-enfant après le rituel.[28] Les témoignages de « [Mères ayant observé la circoncision](#) » montrent que la culpabilité des mères est également un facteur. En voici un, celui d'Elizabeth Pickard-Ginsburg :

« Je ne me sens pas capable de m'en remettre. [...] Nous avons eu ce magnifique petit garçon, sept jours magnifiques et ce rythme magnifique qui commençait, et c'était comme si quelque chose avait été brisé ! ... À sa naissance, il y avait un lien avec mon petit, mon nouveau-né. Et quand la circoncision a eu lieu, pour la permettre, j'ai dû couper ce lien. J'ai dû couper mes instincts naturels, et ce faisant, j'ai coupé beaucoup de sentiments envers Jesse. Je les ai coupés pour réprimer la douleur et pour réprimer l'instinct naturel d'empêcher la circoncision. »

Le désir incestueux contre nature que Freud et ses disciples juifs ont découvert dans leur inconscient refoulé pourrait peut-être s'expliquer par l'inhibition du lien mère-enfant causée par le traumatisme de la circoncision néonatale. Un traumatisme causé à cet âge a peu de chances d'être ramené à la conscience et guéri. Des recherches supplémentaires sont peut-être nécessaires sur le lien possible entre la circoncision juive et le fait, selon l'*Encyclopédie juive* de 1906, que « les Juifs sont plus sujets aux maladies du système nerveux que les autres races et peuples parmi lesquels ils vivent ».[29] Une étude réalisée par le sociologue Leo Srole en 1962 a montré que le taux de névroses et de troubles de la personnalité chez les Juifs était environ trois fois plus élevé que chez les catholiques et les protestants.[30]

Dans *L'Avenir d'une illusion*, Sigmund Freud décrit la « religion » — c'est-à-dire essentiellement le christianisme — comme une « névrose obsessionnelle universelle » qui a pour les croyants le mérite que « leur acceptation de la névrose universelle leur épargne

la tâche de construire une névrose personnelle ».[31] Avec une approche similaire, le judaïsme peut être décrit comme une « sociopathie collective ». Cela ne signifie pas que « les Juifs » sont des sociopathes, mais plutôt que, proportionnellement à leur degré d'identification en tant que Juifs, ils sont victimes d'un état d'esprit sociopathique inspiré du Tanakh, « marqué dans leur chair » (imprimé de manière traumatique dans leur subconscient) par la circoncision, et alimenté par leurs élites par la paranoïa de l'antisémitisme. La différence entre sociopathie collective et sociopathie individuelle est la même qu'entre névrose collective et névrose individuelle selon Freud : la participation à une mentalité sociopathique collective permet aux membres de la communauté de canaliser leurs tendances sociopathes vers l'extérieur et de maintenir en leur sein un haut degré de sociabilité.

Laurent Guyénot, Ph.D., est l'auteur de [\*De Yahweh à Sion : Dieu jaloux, peuple élu, terre promise... Le choc des civilisations\*](#) , 2018, et [\*JFK-9/11 : 50 ans d'État profond\*](#) , Progressive Press, 2014 .

## Remarques

[1] Jeffrey Masson, *L'assaut contre la vérité : la suppression par Freud de la théorie de la séduction*, Farrar Strauss & Giroud, 1984.

[2] Par exemple Nicolas Abraham et Maria Török, *L'Écorce et le Noyau*, Aubier-Flammarion, 1978.

[3] John Murray Cuddihy, *L'épreuve de la civilité : Freud, Marx, Lévi-Strauss et la lutte juive avec la modernité* , Delta Book, 1974 (sur archive.org), chapitre 4, pp. 48-57.

[4] Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud* , vol. 1, *Les années de formation et les grandes découvertes, 1856-1900* , Basic Books, 1953, p. 22, cité par John Murray Cuddihy, *L'épreuve de la civilité : Freud, Marx, Lévi-Strauss et la lutte juive avec la modernité* , Delta Book, 1974 (sur archive.org), p. 24.

[5] Richard J. Bernstein, *Freud et l'héritage de Moïse*, Cambridge UP, 1998, p. 1, sur <http://assets.cambridge.org/97805216/30962/sample/9780521630962web.pdf>

[6] Sigmund Freud, « De l'être du B'nai B'rith », réimprimé dans *Commentary* , mars 1946, pp. 23-24, cité dans Peter Homans, *The Ability to Mourn: Disillusionment and the Social Origins of Psychoanalysis*, University of Chicago Press, 1989, p. 71.

[7] Ivan Boszormenyi-Nagy, *Loyautés invisibles : la réciprocité dans la thérapie familiale intergénérationnelle*, Harper & Row, 1973.

[8] Dennis B Klein, *Origines juives du mouvement psychanalytique* , The University of Chicago Press, 1985, p. xi.

[9] Andrew Heinze, *Les Juifs et l'âme américaine : la nature humaine au XXe siècle* , Princeton University Press, 2004.

[10] Moshe Gresser, *Double allégeance : Freud en tant que Juif moderne*, Presses de l'Université de New York, 1994, p. 138 ; Cuddihy, *L'épreuve de la civilité*, op. cit., p. 77.



- [11] Karl Abraham, « Sur l'exogamie névrotique », dans *Articles cliniques et essais sur la psychanalyse : les articles choisis de Karl Abraham*, éd. Hilda Abraham, trad. Hilda Abraham et DR Elison, Basic Books, 1955, p. 48-50.
- [12] Leon Pinsker, *Auto-émancipation : un appel à son peuple par un Juif russe*, 1882, sur [www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/Zionism/pinsker.html](http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/Zionism/pinsker.html)
- [13] Myron Sharaf, *Fury on Earth: A Biography of Wilhelm Reich*, St. Martin's Press, 1983, repris par Gilad Atzmon dans *Being in Time: A Post-Political Manifesto*, Skyscraper, 2017, pp. 93-94.
- [14] Andrew Heinze, *Les Juifs et l'âme américaine : la nature humaine au XXe siècle*, Princeton University Press, 2006, pp. 3, 352.
- [15] George Prochnik, *Putnam Camp : Sigmund Freud, James Jackson Putnam et le but de la psychologie américaine*, Other Press, 2006, p. 422.
- [16] Dennis B. Klein, *Origines juives du mouvement psychanalytique*, The University of Chicago Press, 1985, p. 74 ; Alain Lelouch, « Freud (1856-1939) au B'nai B'rith », sur [https://www.bbfrance.org/Freud-1856-1939-au-B-nai-B-rith\\_a24.html](https://www.bbfrance.org/Freud-1856-1939-au-B-nai-B-rith_a24.html)
- [17] Richard Webster, *Pourquoi Freud avait tort*, Orwell Edition, 2005.
- [18] Henri F. Ellenberger, *La découverte de l'inconscient : histoire et évolution de la psychiatrie dynamique*, Basic Books, 1981, p. vii.
- [19] André Gide, *Œuvres complètes*, Gallimard, 1933, tome VIII, p. 571.
- [20] Kevin MacDonald, *La culture de la critique : vers une théorie évolutionniste de l'implication juive dans les mouvements intellectuels et politiques du XXe siècle*, Praeger, 1998, p. 124.
- [21] Philip Roth, *Opération Shylock : une confession*, Simon & Schuster, 1993, p. 110.
- [22] Theodor Lessing, *La Haine de soi : ou le refus d'être juif* (1930), Pocket, 2011, p. 68.
- [23] Jean-Pierre Fresco, « Kafka et le complexe d'Isaac », *Le Coq-Héron*, 2003/2 (n° 173), pp. 108-120, sur [www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2003-2-page-108.htm](http://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2003-2-page-108.htm)
- [24] « Avant-propos » dans Yosef Hayim Yerushalmi, *Zakhor : Histoire juive et mémoire juive* (1982), University of Washington Press, 2011.
- [25] Sigmund Freud, *Nouvelles leçons d'introduction à la psychanalyse* (1933), Hogarth Press, 1964, p. 86.
- [26] Sigmund Freud, *Moïse et le monothéisme*, Hogarth Press, 1939, p. 192.
- [27] Sandor Ferenczi, *Autres contributions à la théorie et à la technique de la psychanalyse* (1926), Hogarth Press, 1999, p. 228.
- [28] Ronald Goldman, *La circoncision, le traumatisme caché : comment une pratique culturelle américaine affecte les nourrissons et, en fin de compte, nous tous*, Vanguard, 1997.

[29] « Maladies nerveuses », par Joseph Jacobs et Maurice Fishberg, sur [www.jewishencyclopedia.com/articles/11446-nervous-diseases](http://www.jewishencyclopedia.com/articles/11446-nervous-diseases)

.

[30] Leo Srole, *Mental Health in the Metropolis: The Midtown Manhattan Study*, McGraw-Hill, 1962, New York UP, 1978 ; Nathan Agi, « Le Juif névrosé », *The Beacon*, 5 décembre 2011.

[31] Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion*, Hogarth Press, 1928 , p. 76.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_dissimulation\\_freudienne](https://fr.wikipedia.org/wiki/La_dissimulation_freudienne)

**La dissimulation freudienne** (anglais : *the Freudian Cover-up*) est une théorie introduite pour la première fois par la [travailleuse sociale](#) américaine [Florence Rush](#) durant les [années 1970](#), qui affirme que [Sigmund Freud](#) a intentionnellement ignoré les preuves que ses patients ont été victimes d'abus sexuels[1],[2]. La théorie de Rush soutient qu'en développant sa théorie de la [sexualité infantile](#), Freud a interprété par erreur les allégations d'[abus sexuels](#) de ses patients comme des symptômes d'un désir incestueux refoulé. Par conséquent, Freud a affirmé que les enfants qui ont signalé des abus sexuels commis par des adultes avaient imaginé ou fantasmé l'expérience.

Rush a présenté sa théorie « *The Freudian Coverup* » durant sa présentation *The Sexual Abuse of Children: A Feminist Point of View*, consacrée aux abus sexuels et à l'[inceste](#) durant l'enfance, lors de la conférence sur le viol des *Radical Feminists de New York* (NYRF) en avril 1971[1].